

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

VIII

— Oh ! voyez donc, mon ami. . . . Là, à cette fenêtre, que l'on m'a donnée comme étant celle du Saint-Père. . . . Vous ne distinguez pas une figure pâle tout debout, immobile ?

Le jeune homme se mit à rire.

— Eh bien ! mais, ce doit être le Saint-Père en personne. Vous désirez tant le voir, que votre désir l'évoque.

— Je vous assure, répéta Pierre, qu'il y a là, derrière les vitres, une figure toute blanche qui regarde.

Narcisse, ayant grand-faim, mangeait en continuant de plaisanter. Puis, brusquement :

— Alors, mon cher, puisque le pape nous regarde, c'est le moment de nous occuper encore de lui. . . . Je vous ai promis de vous raconter comment il avait englouti les millions du patrimoine de Saint-Pierre dans l'effroyable crise financière dont vous venez de voir les ruines, et une visite au quartier neuf de Près du Château ne serait pas complète si cette histoire en quelque sorte, ne lui servait de conclusion.

Sans perdre une bouchée, il parla longuement. A la mort de Pie IX, le patrimoine de Saint-Pierre dépassait vingt millions. Longtemps, le cardinal Antonelli, qui spéculait et faisait généralement de bonnes affaires, avait laissé cet argent en partie chez Rothschild, en partie entre les mains de différents nonces, qu'il chargeait ainsi de le faire fructifier à l'étranger. Mais après la mort du cardinal Antonelli, son remplaçant, le cardinal Simeoni, redemanda l'argent aux nonces pour le placer à Rome. Ce fut alors que, dès son avènement, Léon XIII composa, dans le but de gérer le patrimoine, une commission de cardinaux, dont monseigneur Folchi fut nommé secrétaire. Ce prélat, qui joua pendant douze années un rôle considérable, était le fils d'un employé de la Daterie, lequel laissa un million d'héritage, gagné dans d'adroites opérations. Très habile lui-même, tenant de son père, il se révéla comme un financier de premier ordre, de sorte que la commission, peu à peu, lui abandonna tous ses pouvoirs, le laissa agir complètement à son gré, en se contentant d'approuver le rapport qu'il présentait à chaque séance. Le patrimoine ne produisait guère qu'un million de rente, et comme le budget des dépenses était de sept millions, il fallait en trouver six autres. Sur le denier de Saint-Pierre, le pape donna donc annuellement trois millions à monseigneur Folchi, qui, pendant les douze années de sa gestion, accomplit le prodige de les doubler, par la science de ses spéculations et de ses placements, de façon à faire ce au budget, sans jamais entamer le patrimoine. Ainsi, dans les premiers temps, il réalisa des gains

considérables, en jouant à Rome sur les terrains. Il prenait des actions de toutes les entreprises nouvelles, il jouait sur les moulins, sur les omnibus, sur les conduites d'eau ; sans compter tout un agio mené de concert avec une banque catholique, la Banque de Rome. Emervé de tant d'adresse, le pape qui, jusque-là, avait spéculé de son côté, par l'intermédiaire d'un homme de confiance nommé Sterbini, le congédia et chargea monsignor Folchi de faire travailler son argent, puisqu'il faisait travailler si rudement celui du Saint-Siège. Ce fut l'époque de la grande faveur du prélat, l'apogée de sa toute puissance. Les mauvais jours commençaient, le sol craquait déjà, l'écroulement allait se produire en coups de foudre. Malheureusement une des opérations de Léon XIII était de prêter de fortes sommes aux princes romains, qui, mordus par la folie du jeu, engagés dans des affaires de terrains et de bâtisses, manquaient d'argent ; et ceux-ci lui donnaient en garantie des actions ; si bien que, lorsque vint la débâcle, le pape n'eut plus, entre les mains, que des chiffons de papier. D'autre part, il y avait toute une histoire désastreuse, la tentative de créer une maison de crédit à Paris, afin d'écouler dans la clientèle religieuse et aristocratique des obligations qu'on ne pouvait placer en Italie ; et, pour amorcer, on disait que le pape était dans l'affaire ; et le pis en effet, était qu'il devait y compromettre trois millions. En somme la situation devenait d'autant plus critique, que, peu à peu, il avait fini par mettre les millions dont il possédait dans la terrible partie d'agio qui se jouait à Rome, sous les fenêtres de son Vatican, tenté sûrement par les gros bénéfices, animé peut-être aussi du sourd espoir de reconquérir par l'argent cette ville qu'on lui avait arrachée par la force. Sa responsabilité allait rester entière, car jamais monsignor Folchi ne risquait une affaire importante sans le consulter ; et il devait être ainsi le véritable artisan du désastre, dans son appétit au gain, dans son désir plus haut de donner à l'Eglise la toute-puissance moderne des gros capitaux. Mais comme il arrive toujours, le prélat fut la seule victime du désastre. Il était de caractère impérieux et difficile, les cardinaux de la commission ne l'aimaient guère, trouvant les séances parfaitement inutiles, puisqu'il agissait en maître absolu et qu'on se réunissait uniquement pour approuver ce qu'il voulait bien faire connaître de ses opérations. Quand la catastrophe éclata, un complot fut ourdi, les cardinaux terrifièrent le pape par les mauvais bruits qui couraient, puis forcèrent monsignor Folchi à rendre ses comptes devant la commission. La situation était très mauvaise, des pertes énormes ne pouvaient être évitées. Et il fut disgracié, et depuis ce temps il a vainement imploré une audience de Léon XIII, qui, durement, a toujours refusé de le recevoir, comme pour le punir de leur commune faute, cette folie du lucre qui les avait aveuglés ; mais il ne s'est jamais plaint, très pieux, très soumis, gardant ses secrets, et s'inclinant. Personne ne saurait dire au juste le chiffre de millions que le patrimoine de Saint-Pierre a laissé dans cette bagarre de Rome, changée en tripot, et si les uns n'en avouent que dix, les autres vont jusqu'à trente. Il est croyable que la perte a été d'une quinzaine de millions.